

Littérature Adulte

Roman - Dystopie Fantastique

Dragonflee

Tome 1 :

Éveil Spirituel

Ophélie Chaluleau

Date de dépôt légal : Avril 2021

Achevé d'être imprimé en France.

Tous droits réservés

Exemplaire en Auto-édition.

Librairie Bookelis. En partenariat avec les Éditions Hachette.

Distribution francophone (France, Suisse, Belgique, Canada)

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L.122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Dragonflee – Éveil Spirituel

Auteure : © Ophélie Chaluleau

Correction : © Matthieu Le Pape

ISBN : 979-10-359-4273-1

Ophélie Chaluleau

Dragonflee

Ophélie Chaluleau

Tome 1 :

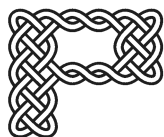
Éveil Spirituel

À mon cadet, qui voulait voir des libellules magiques,

À mon aîné et son gout inné pour la lecture,

À mon mari, qui m'inspire chaque jour.

Premier voyage



Parmi les volutes blanches et grises, je me sentais légère et libre.

La liberté de ce monde est d'une paisibilité sans pareille. Je flottais sans aucune retenue du monde extérieur. Mon esprit était ici. Mon corps était ailleurs. Mon âme voguait sur les limbes de l'univers.

Avant de quitter ma chambre vers ce lieux céleste, j'avais bien constaté mon corps allongé en contre-bas, immobile. Je l'observais depuis le plafond, au-dessus de mon lit. Puis, sur un simple désir d'explorer plus loin, j'avais atterri dans le salon plongé dans la pénombre.

Mon reflet dans le miroir accroché au-dessus du buffet ne donnait rien, mais je n'en étais pas surprise : cela avait beau être la

première fois que je vivais l'expérience, je savais que mon corps physique était endormi dans la pièce à côté. Et puis dans les rêves, tout est possible !

Cependant, une chose me parut assez improbable : Ozie, le chat de ma colocataire, avait redressé ses oreilles dans ma direction et s'était mis à miauler ardemment pour réclamer sa pâtée du matin. Ne voulant pas qu'il réveille mon amie, je décidai de prendre la porte pour me rendre dans la rue.

Je n'eus pas atteint la poignée que je fus comme aspirée vers l'intérieur de moi-même. La vision me fût troublée et l'espace du salon que j'observais une seconde auparavant se transforma en la ruelle sombre et familière qui longeait l'immeuble immense où nous habitions.

Un chien dévorait les restes de nourriture dans une poubelle de l'immeuble voisin, tandis que je me demandais où ce rêve allait bien pouvoir me mener. Il paraissait si réel au demeurant : aucun flou, aucun brouillard propre aux rêves n'était présent. Je distinguais chaque détail de mon environnement.

Le chien à l'air féroce – un rottweiler sans doute ou un bâtard dans ce genre, au nez énorme et aplati – ne parut nullement se soucier de moi. Bizarre ce genre de rêves où la créature qui semble pouvoir vous réduire en poussière n'en a finalement que faire de vos allées et venues.

Peut-être ne pouvait-il pas me voir ?

« Les chats voient les esprits de l'autre monde. Les chats voient l'âme des gens, vivants ou non, et c'est pourquoi il nous protégera des intrus ». Voilà ce que m'avait dit Bahia, mon illuminée de meilleure amie, lorsqu'elle avait ramené le malheureux Ozie à la maison. Son rôle avait donc été attribué : il devait être le gardien de notre appartement.

Quelques semaines plus tôt, Bahia l'avait récupéré sur le balcon de John, son petit ami. Trouvé tout chétif et bourré de puces et de tiques, mon amie l'avait adopté au premier regard. J'avais pris soin de le débarrasser de sa vermine à l'aide d'une pince spéciale et de plusieurs douches de vinaigre, de savons et d'huiles. J'avais passé des heures, assise dans une position inconfortable, pour retirer une par une les petites bêtes.

Depuis, cette jolie boule de poils grise était rancunière à l'égard des bains forcés et ne réservait sa tendresse qu'à Bahia. Moi je n'avais le droit qu'aux miaulements qui réclamaient pitance et aux feulements qui stipulaient que j'étais trop près d'elle.

Ingrate !

Mais si Bahia avait raison à propos de cette légende ? Et si c'était mon esprit réel qui était présent dans cette ruelle ? Sinon, comment se faisait-il que je parvenais à réfléchir, me souvenir, penser comme lorsque j'étais éveillée ? D'habitude, je ne voyage que dans l'illusion de mes rêves profonds...

Toutefois, je me disais que je profiterais mieux de ce rêve étrange si ce chien me laissait tranquille. Il fallait tout de même que

je vérifie s'il me voyait ou non. Quoi qu'il en fût, je ne risquais rien : s'il m'attaquait, je me réveillerais certainement.

Je m'approchai doucement du canidé, mais quand je voulus le caresser, je ne ressentis aucune sensation sur mes doigts, lesquels s'enfonçaient de plus en plus dans ses poils, dans sa peau, dans sa chair, sans qu'il ne s'en aperçoive. Je comprenais bien qu'il fût très occupé avec son morceau de viande avariée, mais de là à ne pas esquisser le moindre grognement... Même une seule oreille baissée m'aurait rassurée.

Alors une question plus préoccupante encore me vint à l'esprit : « Suis-je morte ? ».

Qu'étais-je censée faire dorénavant ? N'y avait-il pas des histoires de tunnel et d'une lumière à atteindre ? Pourquoi étais-je morte ? Je me souvenais uniquement de m'être endormie paisiblement avec mes patchs dans les oreilles pour écouter une musique apaisante. Comment avais-je pu mourir ainsi ? L'évidence était pourtant là : le chat m'avait vue, pas le chien.

Aussi, j'étais tout à fait consciente d'être moi. D'être là et également dans mon lit. Je ne ressentais aucune douleur, j'étais en parfaite harmonie avec moi-même. Du moins, avec ce qu'il restait de moi-même.

J'étais en paix.

J'avais quitté ce monde de fous pour de bon et allais laisser ma place à quelqu'un d'autre dans la société. Je manquerais sans doute à mes parents. Cependant, pour le moment, j'étais sous l'emprise

d'une telle paix intérieure, que je ne me souciais pas des personnes qui me survivraient.

Où fallait-il que j'aie désormais ? Y avait-il un paradis ? Peut-être que ma place était aux côtés du Dieu unique Théos, dans le ciel.

Au moment même où j'énonçais cette probabilité dans ma tête, j'eus la même sensation que lorsque j'avais quitté l'appartement : mon corps s'inspira sur lui-même et je fus transportée au-dessus des nuages. Je volais sans ailes. J'étais libre de toute sensation de froid, de chaleur, de peur, de douleur.

J'étais allongée sur un lit de vapeur d'eau, sans en ressentir l'humidité. Je regardais ainsi les fameuses étoiles dont j'avais entendu parler dans les livres. Ces magnifiques lumières scintillaient dans mes iris tandis qu'un étrange nuage coloré traversait le ciel obscur aux milliards d'étincelles : la voie lactée.

C'était bien la première fois que je voyais les étoiles, le brouillard de la ville étant constamment éclairé par les lumières artificielles...

Le spectacle était grandiose. Il avait fallu que je meurs pour enfin le voir. Je restais là, à regarder l'univers, couchée sur mon lit de volutes, lorsqu'une libellule bleue vint se poser sur le bout de mon nez, ce qui me fit battre des paupières.

Je me redressai pour admirer la danse de la drôle de petite fée qui virevoltait autour de moi et les étoiles qui continuaient de m'obnubiler et dont je ne me lasserais jamais. Comment avait-elle pu arriver jusqu'ici, la coquine ? Les libellules volent-elles si

haut d'habitude ? Et ont-elles la même capacité que les chats à voir les défunts ?

Brusquement, je fus projetée en arrière, par le chant familier de mes petits oiseaux.

Ce fut d'une violence extrême, presque douloureuse. Non pas une douleur physique, mais j'étais ballotée entre le bonheur d'avoir pu assister à un tel spectacle et la tristesse de devoir redescendre.

J'ouvris les yeux et éteignis le chant artificiel des piailllements d'oiseaux de mon réveil matin, intégré à la tablette numérique de mon lit. Je me réveillais doucement du plus beau rêve de ma vie. Un rêve si réel que j'avais cru qu'il était le dernier du reste de mon existence.

Néanmoins, j'étais bien allongée sur mon matelas. Personne ne m'avait ressuscitée. J'étais demeurée bien présente dans ma chambre. Pour preuve : le matelas à mémoire de forme encore chaud de mon corps bien vivant. Je me sentais pâteuse, molle et retrouvais les sensations de mon corps encore engourdi par le sommeil.

- Tu te lèves feignasse ? Dépêche-toi, tu vas louper ta rentrée !

Bahia prenait bien soin de me redonner l'angoisse de ce premier jour. Après avoir retiré mes patchs d'oreilles et les avoir remis dans leur étui pour les recharger, j'enfilai rapidement un pantalon léger et délicat en simili-soie, ainsi qu'un corsage en coton absorbant, afin d'être le plus à l'aise possible pour affronter les périples qui s'annonçaient.

Lorsque j'ouvris la porte de ma chambre, elle se tenait là, m'attendant en affichant un immense sourire narquois.

- La vache ! Tu m'as fait peur ! soufflai-je avec un mouvement de recul.

Mais que mijotait-elle encore, celle-là ? Elle avait le chic pour me fourrer dans des situations gênantes, déstabilisantes... mais jamais humiliantes. Elle m'aimait trop pour ça. Elle me connaissait par cœur car nous nous suivions depuis le jardin d'enfants : elle connaissait mes limites mieux que personne. J'avais toute confiance en ma colocataire, mon amie d'enfance. Elle ne me ferait jamais souffrir.

- Quoi ? T'as failli avoir une attaque ? Je suis si laide que ça au réveil ? rigola-t-elle.

- Eh bien oui quelle question ! Tu verrais ta tronche ! Tu devrais te regarder plus souvent dans le miroir au lieu d'avoir les yeux rivés sur les potins de la journée qu'il te transmet, dis-je d'une voix pâteuse et pas vraiment crédible.

En réalité, je la trouvais magnifique avec ses longs cheveux ébènes qui ondulaient dans une masse épaisse. Elle connaissait très bien le fond de ma pensée, même si je ne pouvais la lui dévoiler : au risque de faire enfler ses chevilles déjà bien épaissies par son arrogance !

Ma sœur de cœur ne me ressemblait en rien : ses origines espagnoles faisaient d'elle une beauté latine, de sa peau mate en passant par ses formes rondes qu'elle entretenait avec sa nourriture

préférée dont le principal ingrédient était le gras. Elle savait très bien que j'étais jalouse de son apparence. Mais je connaissais la réciprocité de mes sentiments : elle lorgnait sur mes cheveux soyeux aux reflets cuivrés et mes yeux aux couleurs des feuillages printaniers. Ma taille fine allait jusqu'à l'insupporter cependant. En effet, j'oubliais souvent de me nourrir lorsque je lisais. Et je lisais souvent.

Ses yeux noirs me fixèrent, un sourcil arqué, ses lèvres pulpeuses pincées en un rictus qui ne signifiait qu'une chose : elle était fière d'elle. Pourquoi ? Je savais que je n'allais pas tarder à le savoir. Elle m'attrapa par le poignet et m'emmena vers la kitchenette.

Je découvris avec stupeur la table du petit déjeuner remplie de mets succulents. Les oranges qu'elle m'avait fait acheter la veille avaient été pressées, des churros baignaient dans du sucre glace et des roïcos aux myrtilles étaient déposés sur un plat creux.

Les spécialités espagnoles n'avaient plus aucun secret pour moi. Elle aimait les préparer grâce aux recettes de ses aïeux qu'elle ne connaissait ni d'Eve ni d'Adam. En effet, elle avait grandi à la Maison de Peter Pan, nom que l'on donnait à l'établissement qui hébergeait les enfants dont les parents s'étaient séparés faute de permis d'enfanter. Elle connaissait toutefois ses origines et ses antécédents médicaux. C'est tout ce qui lui restait de ses racines et elle s'y accrochait comme un arbre à sa terre.

Elle n'avait pas laissé non plus la décoration en berne : un joli soliflore nacré tenait en son centre un brin de genêt jaune et un semblant de nappe en aluminium était posé sur le minuscule espace où nous mangions. Je restais béate devant cette si belle présentation.

- Alors Jezz, ça te donne faim ? Tu as plutôt intérêt de tout manger avant de partir : je ne me suis pas décarcassée pour rien ! On va réussir à les remplir tes soutiens-gorges !

- Hinhin ! Très drôle, tu sais bien qu'il n'y a plus rien à faire pour eux, répondis-je avec auto-dérision en soutenant ma petite poitrine. Non, mais par contre, trêve de plaisanterie : c'est magnifique ce que tu as fait ! Et ça me donne *vraiment* très faim !

Je m'assis sur l'un des deux tabourets afin de déguster mon succulent petit déjeuner et elle m'imita. Cependant, je ne savais pas trop s'il fallait que je la remercie ou si elle avait juste fait ça pour son plaisir personnel d'apporter une touche de Bahia à mon petit déjeuner – lequel était habituellement composé d'un grand bol de chocolat avec quelques céréales au miel en muesli.

- Et ch'est en quel honneur tout ça ? lui demandai-je la bouche pleine de ses délicieux churros, en désignant la nourriture avec le morceau que je m'apprêtais à avaler.

- Eh bien, j'avais envie de m'amuser un peu ce matin et je me suis dit que la perspective de ton premier jour en Master était l'occasion de festoyer ! Et puis, j'avais du mal à dormir avec la nouvelle lune, m'avoua-t-elle.

- J'imagine, oui, vu tout ce que tu as fait. Ça a dû te prendre un temps fou de cuisiner tout ça. Depuis combien de temps es-tu réveillée ?

- Trois heures. Bah ! Je suis contente que tu te remplisses la panse un peu. Et puis je pourrai faire une petite sieste quand tu ne seras pas là ! me servit-elle avec un sourire complice.

En effet, bien que nous ayons 19 ans toutes les deux, je serais la seule à quitter la maison pour la faculté ce jour-là. Bahia avait obtenu son Baccalauréat de justesse grâce aux rattrapages de l'été, un an auparavant, et ne comptait pas continuer sur de grandes études. Après l'obtention de son diplôme – lequel j'avais passé à 16 ans, mention très bien –, nous avons décidé de nous lancer ensemble dans l'aventure de la vie, en commençant par nous installer en tant que colocataires dans un petit appartement miteux, mais bien à nous. Au moins, chacune avait sa chambre et l'espace de vie était suffisamment spacieux pour accueillir une dizaine de personnes.

Bahia avait trouvé un petit travail de commis de cuisine dans un restaurant à deux pas de l'appart', mais elle m'avait avoué que son plus grand souhait, sa « mission de vie » comme elle aimait le formuler, était de vivre de sa peinture. Mon amie adorait les couleurs, les matières, et avait tout un tas de techniques différentes pour rendre une toile le plus fantastique qu'il soit.

Sa chambre était la plus grande de l'appartement car elle abritait son repère d'artiste. En entrant, il y avait sur la gauche un lit

à tablettes numériques, à l'instar du mien, ainsi qu'une grande armoire dont les vêtements s'empilaient en tas désorganisés – contrairement à celle de ma chambre, impeccablement organisée. Sur la droite, la plus grande partie de la pièce était séparée par un paravent. Son atelier, au plus près de la fenêtre, donnait sur le mur végétal de l'immeuble voisin. Là y régnait le cataclysme des pots de peinture, des toiles, des bâches et des pinceaux. J'adorais la regarder travailler sur ses tableaux, tout en concentration, les pinceaux et la colle virevoltant en tous sens aboutissaient à de véritables œuvres d'art. Malheureusement, pour le moment, j'étais la seule à les qualifier ainsi. Bahia souhaitait en réaliser le plus possible avant de les exposer dans une galerie.

Regardant le robot aspirateur qui tournait sous la table pour nettoyer les miettes de mon petit déjeuner, je tapotai mon petit ventre rebondi en mastiquant difficilement ma dernière bouchée de petits beignets aux myrtilles, avant d'avaler d'une traite le restant de mon verre de jus d'orange pour rincer mon festin.

- C'était bon apparemment ! me fit-elle avec un clin d'œil. Allez ma belle, tu vas être en retard pour ton premier jour dans le grand monde ! s'enquit-elle d'une voix aigüe, laissant entrevoir l'excitation qu'elle aurait le soir en rentrant, lorsque je lui raconterai le moindre détail de ma journée.

Elle agissait toujours comme une grande sœur avec moi. J'avais clairement un temps d'avance sur elle – et sur beaucoup d'autres personnes – en ce qui concernait les études, mais il

demeurait beaucoup de choses pour lesquelles je ne lui arrivais pas à la cheville : sans compter la cuisine, si la vie sociale avait été une matière à passer pour un diplôme, je n'aurais jamais obtenu de mention.

- Merci pour ce délicieux repas ma Bahia, chuchotai-je à la cuisinière en herbe, en embrassant ses joues rebondies.

Ozie réclama son dû du matin. Je servis au prince de la maison une boîte de pâtée pour chat à la volaille et aux petits légumes, puis plaçai à côté une gamelle d'eau fraîche. Il frétille de la queue lorsque je glissai mes doigts dans sa fourrure à la douceur de velours. Ce que j'aurais aimé être un félin ! Pouvoir somnoler toute la journée et ne m'inquiéter uniquement que d'avoir une gamelle remplie ! Mais non, les humains ont des responsabilités propres à eux.

Je devais m'y résoudre.

En regagnant la salle d'eau, je jetai un œil au miroir qui indiquait – entre autres choses – l'heure : il me restait largement le temps de me préparer avant d'attraper le tramway. J'avais fait sonner mon réveil deux heures avant le début des cours pour être sûre de ne pas arriver en retard.

J'avais toujours eu du mal à me faire des amis et je n'avais pas envie que cela continue en me faisant maladroitement remarquer dès le premier jour.

Je glissai dans ma bouche la brosse à dents automatique en coiffant mes cheveux en une tresse en chignon. Je réfléchissais à la façon dont j'allais aborder ma journée en m'attelant à mes soins :

habituellement, j'avais tendance à me moquer complètement du regard des autres et je me moquais bien de leurs petites manies régies par le paraître et l'égo. Je n'avais que faire de leurs dernières technologies, de leurs modes vestimentaires qui changeaient tellement souvent que je n'aurais jamais réussi à les suivre, si j'en avais eu ne serait-ce que l'envie.

Cette année était pour moi comme une renaissance dans la vie sociale : je ne connaissais personne de mon ancienne université qui avait envie de suivre les mêmes études que moi dans l'astrophysique. Je savais qu'il y aurait beaucoup de nouvelles têtes dans cet établissement. Une multitude de nouveaux liens à tisser !

Seul un attentat aurait pu ébranler ma détermination aujourd'hui ! Je tapotai alors le miroir, sur lequel reflétait ma peau blafarde qui manquait cruellement de soleil, pour qu'il me serve les dernières informations : il n'allait pas pleuvoir – c'était déjà ça de pris !... Un Zanti s'était fait arrêter devant une pharmacie car cette dernière n'avait pas voulu lui acheter des plantes qu'il disait être médicinales. Voilà une information des plus banales, contrairement aux attentats et incendies dont ces extrémistes des Sanctuaires se délectaient. Ils tuaient pour revendiquer quoi ? On leur avait donné des territoires... que leur fallait-il de plus ?

Les Zantis étaient les exclus, les parias de notre monde moderne. Ils vivaient dans des réserves – des Sanctuaires – depuis la fin de la Guerre des Libertés, laquelle s'était passée bien avant la naissance de mes parents, mais qui avait fini par diviser le monde en

deux : ceux qui souhaitaient restreindre les libertés des hommes pour que l'humanité ne devienne pas incontrôlable en densité, et ceux qui souhaitaient vivre librement dans les forêts et les champs comme des sauvages. Ces marginaux vivaient apparemment en communauté mais lorsqu'on les voyait avec leurs pauvres vêtements crasseux et miteux en chanvre ou lin, on se les imaginait mal comme des êtres civilisés. Ils refusaient toute technologie pouvant les soigner ou leur apporter du confort.

Pourtant, j'en connaissais un qui avait quitté son Sanctuaire pour venir vivre du côté des Confiants et qui s'était incroyablement bien adapté à notre société : mon collègue à la chocolaterie où j'allais deux fois par semaine pour payer mes études.

Je pris également la peine de maquiller légèrement mes yeux pour faire un peu plus ressortir le vert. Une grande première ! Il fallait que je mette toutes les chances de mon côté pour paraître le plus normal possible. Car il était là mon problème : je ne m'étais jamais trouvée normale. Dans le moule. Dans les cases. J'avais l'impression, depuis aussi loin que je m'en souviens, d'avoir été en décalage par rapport aux autres. Il fallait donc que je fasse mine de leur ressembler un maximum pour me fondre dans la masse.

Je glissai mes mains jusqu'aux poignets dans le désinfecteur où je ressentis sur ma peau les picotements d'un bon récurage. Mes ongles en sortirent fraîchement coupés au laser et mes doigts sentaient le savon de Marseille et l'alcool. Les mains propres, j'y glissai ma bague connectée sur l'index gauche.

J'étais prête pour activer mon dernier accessoire obligatoire avant de sortir de l'immeuble : mon masque en cellulose qui me faisait comme une grosse bulle de savon translucide du nez jusqu'au menton et épousait parfaitement mon visage sur ses contours. Ainsi j'étais protégée des pollutions et des virus qui ne quittaient plus les villes des Confiants depuis plusieurs décennies.

En sortant de la salle d'eau, Bahia m'attendait avec mes affaires dans une main et Ozie dans l'autre :

- Tiens Jezz, ton sac : vérifie que tu n'oublies rien !

- Tu as hâte d'avoir l'appart' pour toi toute seule à ce que je vois, lui rétorquai-je en ouvrant la besace pour entreprendre mes dernières vérifications.

- Evidemment, ça va être top ! Tu te rends compte : tout cet espace rien que pour moi ! Qui pourrais-je inviter pour faire une grosse fiesta en attendant ton retour ? me questionna-t-elle avec ironie, tordant sa bouche et regardant le plafond, tout en tapotant sa joue avec l'index.

Je fis un bref inventaire de mon sac dans lequel se trouvaient : le clavier tactile, les lunettes connectées, le Livre des Vérités que chaque élève devait impérativement avoir sur soi, et quelques crayons et feuilles quadrillées au cas où j'aurais des notes à faire passer à un nouvel ami, sans que le prof ne s'en aperçoive. (On peut toujours rêver !)

On faisait ça au collège, avec Bahia : nous avions des conversations entières sur des papiers chiffonnés pendant que nos

lunettes connectées faisaient le boulot de prendre des notes sur ce que racontaient les professeurs.

Elle me manquait ma Bahia, dans ce monde sans elle. C'était la seule qui ne m'avait jamais jugée.

Elle était la seule à m'avoir soutenue lorsque je me faisais lyncher par les autres à l'époque où mon physique s'était dégradé, lorsque j'avais attrapé l'Ebolie. Le vaccin n'étant pas obligatoire, mes parents avaient refusé de me l'administrer en plus de la vingtaine d'autres. Ils avaient estimé que j'avais eu assez de vaccins comme cela. Du coup, évidemment, j'avais fini par attraper ce fameux virus qui m'avait totalement défigurée. Bahia se maquillait comme mon facies purulant pour me soutenir, ce qui nous avait valu la réputation de pestiférées pendant un bon moment. En y repensant, j'en rigole encore : cette tête que nous avions ! Heureusement, je fus soignée par les nanotechnologies qui avaient refaçoné ma peau.

Je gardais espoir de me faire d'autres amis de ce genre dans ma nouvelle école, tout en sachant que jamais personne n'aurait réussi à égaler mon amie.

Mes patches d'oreilles et mon lightphone manquaient à l'appel. Je me dirigeai vers eux qui étaient toujours branchés à la tablette à induction de mon lit : ils avaient terminé de charger.

En revenant dans l'entrée, je répondis enfin à Bahia qui attendait tout sourire devant la porte :

- Tu invites qui tu veux, mais interdiction d'aller dans ma chambre ! Je sais très bien que ton petit copain va rappliquer dès que

j'aurai franchi le pas de la porte ! lui fis-je sans feindre mon agacement.

Elle comprenait certainement la référence à la fois où je les avais surpris en pleines galipettes sous ma couette. Un frisson me parcourut alors : je me remémorais la vision des fesses poilues de son petit ami. J'avais jeté des draps tous neufs ce jour-là !

- Ne t'inquiète pas, John n'approchera pas de ta chambre. Mon lit est bien plus confortable, surtout lorsque je suis dessus ! répondit-elle avec un clin d'œil appuyé.

- Je ne veux rien savoir pour l'instant ! Ne me déstabilise pas avec vos déboires amoureux ! Je dois rester concentrée sur un objectif bien plus solennel aujourd'hui : rester en vie pour ce premier jour dans un établissement historique et réputé, lançai-je d'un ton faussement hautain.

- Allez, trace ta route alors ! À ce soir madame la comtesse, rigola-t-elle en me regardant partir, réalisant avec grâce un signe de main propre aux reines de l'époque Elisabethaine.

La rentrée



ur le seuil de l'appartement, je sentis mon cœur commencer à battre la chamade. J'avais une appréhension dingue de cette journée ! En réalité, j'angoissais depuis que j'avais pris conscience qu'elle arriverait bien plus vite que prévu, dès que l'euphorie de l'obtention de ma licence de physique s'était calmée, mi-juillet.

Constatant que mes poings commençaient à se serrer et se desserrer sur le rythme des battements de mon cœur de façon totalement incontrôlée, je me laissai choir sur le palier et pris trois grandes inspirations dans le but de m'apaiser.

Il fallait que je me calme.

J'entrepris de glisser mes patches d'oreilles sur les pavillons, puis allumai ma bague connectée. Je fis défiler sur l'hologramme

tactile qui en émanait les dernières chansons que j'avais écoutées. Une musique retint mon attention. Je la sélectionnai et entendis la mélodie douce et romantique d'un piano, accompagnée de gongs légers et vibrants. Ce genre de musique avait le don de me faire entrer dans une transe hypnotique où tout ce qui se passait autour de moi n'était plus qu'illusion.

Après avoir marché durant dix minutes à travers les ruelles cernées par les immeubles, leur taille prodigieuse m'empêchant d'en distinguer la cime à travers le smog, j'arrivais enfin à la gare où m'attendait mon Tramway. On appelait ainsi ce train supersonique car il était le plus lent de tous, mais aussi le moins cher. Je ne pouvais pas me permettre de m'en payer un plus rapide avec mon maigre salaire à la chocolaterie.

Bien que mes parents fussent présents pour m'aider financièrement, j'avais d'autres priorités pour les dépenses : la fac, la nourriture, les vêtements, les appareils de technologie moderne dont je ne pouvais malheureusement me passer afin de suivre mes études, le forfait 6G, les assurances, l'emprunt pour la fac... oui décidément, j'avais beaucoup de frais dès le début de ma vie en tant que jeune adulte !

Je glissai mon poignet dans le cercle bleu à l'entrée de la gare. Il clignota en vert, me donnant l'autorisation de circuler et me débitant au passage des 4 Unises de tarif étudiant.

En entrant dans le Tramway, une désagréable odeur de Javel emplît mes narines, me donnant un léger mal de crâne. Mon masque

en cellulose n'empêchait en rien les odeurs de me parvenir. Je m'assis sur un fauteuil individuel en acier, tout en maintenant ma besace sur les genoux.

Une bulle de décompression glissa du plafond et engloba le petit coin où je m'étais installée. J'observai celle des autres passagers descendre sur eux de la même manière. Seuls les robots qui accompagnaient les humains n'avaient pas le droit à tant d'attention. Les androïdes n'étaient pas reconnaissables à première vue. Ils ressemblaient énormément aux humains : des cheveux, des yeux, des ongles, du répondant, de l'humour. Mais leurs composants étaient assez robustes pour résister au trajet des TSS (les Trains Super Soniques). Ils restaient debout, aux côtés des maîtres qu'ils servaient, uniquement accrochés aux sangles du plafond du train.

Ce n'était clairement pas le moment de faire une crise de claustrophobie dans cet espace aussi confiné ! Heureusement, je savais que cette prison temporaire empêcherait mes tympans d'exploser et mes entrailles de sortir de moi. Une véritable bulle de confort, en quelque sorte !

Je sentis une légère compression dans ma poitrine au moment où le train se mit à partir. A travers les hublots, je vis défiler de plus en plus rapidement les passagers sur les quais, puis nous nous engouffrâmes dans les entrailles de cette ville perpétuelle.

Je regardais l'heure qu'affichait ma bague : 7h33. Je fis un bref calcul mental pour savoir combien de temps j'allais devoir rester là à

attendre : allant seulement à 2300 kilomètres à l'heure, le trajet ralliant Nantes à Lyon allait durer une petite vingtaine de minutes.

La musique dans mes oreilles avait changé toute seule plusieurs fois, toujours en s'inspirant d'instinct de celle que j'avais choisie en premier lieu. J'écoutais toujours une mélodie à 396 hertz, censée réduire l'anxiété et la négativité avec des notes venues d'un autre univers.

La chaleur était suffocante en sortant de la gare Jean-Macé et j'arrivai en nage devant ma nouvelle école – un bus m'ayant déposé à cinquante mètres de l'université.

Le bâtiment historique était somptueux. La façade était ornée de vieilles pierres fraîchement rénovées, de colonnettes gigantesques aux sublimes sculptures et était chapeautée d'une coupole en ardoises.

Tout autour du vieux bâtiment, les immeubles à la végétation luxuriante touchaient le ciel et dépassaient les nuages. Les dizaines de fenêtres donnaient, au-delà de l'avenue, sur la verdure d'un joli parc boisé aux abords du Rhône. Le fleuve avait des airs de vacances et je m'y voyais déjà, longeant les quais avec un pique-nique dans le sac, bûchant mes cours à l'ombre des aulnes et des platanes qui l'entouraient.

Je m'engouffrai sous le portail de l'école.

Comme dans mon ancienne faculté, plusieurs portiques étaient installés sur une même ligne, afin de scanner nos puces sous

cutanées et vérifier par la même occasion si nous n'avions ni arme, ni fièvre. Celui sous lequel je passai se teinta de bleu, au lieu du vert qui aurait pu m'autoriser directement à aller plus loin.

Un surveillant robotisé s'approcha en roulant jusqu'à moi, leva son bras d'acier et l'approcha de mon front. Un lent bip qui se répéta trois fois de suite indiqua au robot que ma température n'était pas supérieure à 37,5°C.

- Vous pouvez y aller, m'indiqua sèchement sa voix métallique.

Heureusement pour moi, je n'étais pas malade. Certainement un peu nerveuse en cette rentrée, ce qui avait dû faire fonctionner le portique – lequel vérifiait également les battements cardiaques. Me ressaisissant de ce bref émoi, je continuai d'un pas assuré vers le couloir indiqué sur le plan holographique que j'avais préalablement téléchargé sur ma bague connectée.

Lorsque je fus entrée dans l'amphithéâtre, le brouhaha de la foule immense déjà installée me submergea.

C'est fou comme les gens se rassemblaient toujours en groupes de même caste : ils étaient tellement reconnaissables dès le premier coup d'œil par leur homogénéité !

En avançant dans les allées, je distinguais déjà les différents groupes d'adolescents.

Les geeks étaient les plus nombreux, avec le dernier cri des nouvelles technologies apparues pendant l'été. Ils avaient toute la panoplie de SmartGlass – ces lunettes connectées qui affichaient un véritable ordinateur devant nos yeux et pouvaient être connectées

entre elles ainsi qu'à d'autres appareils – les dernières bagues holographiées en quartz noir, le dernier clavier tactile qui ressemblait à une plaque à induction... Notre monde était clairement le leur et je me dis qu'ils étaient nés à la bonne époque. Bref, eux et moi – ayant des outils de seconde main, donnés par mon père – étions d'un autre monde.

Sur une autre rangée, je vis les hypes : ces filles à la pointe de la mode (dont la quasi-totalité étaient des influenceuses sur les réseaux sociaux) n'arrêtaient pas de se filmer avec des lightphones d'avant-garde, certainement obtenus de leurs sponsors. Je ne me serais installée près d'elles pour rien au monde ! Je n'avais pas envie de voir ma tête « trop simple » étalée sur les réseaux pour être comparée à ces mannequins aux coiffes et parures déjantées.

Tout en bas, au plus près de l'estrade, il y avait les intellos : concentrés mais totalement décalés du tumulte qui agissait autour d'eux. Ils devaient avoir déjà tout lu, tout vu. J'en avais fait l'amère expérience en licence de physique, où j'avais l'impression constante d'être prise pour une paumée, bien que j'eusse trois ans d'avance sur la plupart d'entre eux. Je ne souhaitais en aucun cas reproduire le schéma de cette rentrée ratée.

Les sportifs aux biceps énormes et aux t-shirts moulants étaient installés tout au fond de l'amphi. Un beau physique aimant la physique... voilà qui aurait pu faire mon bonheur ! D'ailleurs je n'étais pas la seule à devoir penser cela, car beaucoup de filles se retournaient en gloussant après les avoir reluqués. Je n'avais aucune

chance face à ces gourgandines. De toute façon, il était hors de question que je m'écarte de mon objectif principal, pour le moment : réussir mes études. Et puis les mecs aux gros biceps étaient (d'après ce que j'avais entendu) souvent complexés par autre chose de plus petit... le cerveau.

Il y avait également un petit groupe d'insoumis : ces pro-Zantis qui défendaient ardemment la veuve et l'orphelin. Ils étaient habillés avec de vieux vêtements rapiécés et miteux (je les soupçonnais d'abîmer volontairement leurs vêtements neufs), afin de dénoncer la surconsommation. Je me sentais plutôt proche d'eux dans leurs valeurs de tolérance envers les plus démunis et de simplicité, mais ces gens-là faisaient preuve de tellement d'extrémisme qu'ils étaient souvent considérés comme des parias, à l'instar de ceux qu'ils souhaitaient protéger. Ils avaient installé des cahiers et une trousse de crayons devant eux. Je me serais sentie bête d'arriver près d'eux avec mes outils quelques peu plus évolués !

Les discussions allaient bon train tandis que je me trouvais une petite place vers le milieu des rangs, entre un joli blond semblant s'ennuyer et une fille qui le reluquait tout en discutant avec son voisin de droite.

J'installai devant moi mon clavier, puis sortis mes SmartGlass de leur étui pour les poser sur mon nez. Je tapotai le pavé tactile de la branche afin de les allumer puis je déprogrammai immédiatement le contrôle par commande vocale, afin de ne pas parler à mes lunettes comme une demeurée pendant que le professeur donnerait

son cours. Mon vieux clavier à boutons s'y connecta automatiquement.

J'étais prête à m'instruire.

Une petite femme rondouillette fit son apparition sur l'estrade. Elle avait un rouge à lèvres écarlate sous son masque translucide et ses yeux étaient fortement maquillés de violet. Ses cheveux blancs étaient eux aussi violets sur les pointes qui rebiquaient en tous sens. J'étais choquée par l'extravagance de sa robe noire courte et bouffante qui donnait à ses épaules un volume ostentatoire.

La salle si bruyante fut plongée dans un silence de plomb dès qu'elle alluma le tableau numérique derrière elle.

- Bonjour tout le monde. Je m'appelle Professeur Krause et j'enseigne la mécanique quantique avancée. Pour commencer, je vais vous demander de connecter vos ordinateurs au réseau de la salle afin que nous puissions avoir connaissance des personnes présentes. Veuillez taper le code qui s'affiche au tableau, s'il vous plaît.

Je m'exécutai. En faisant glisser mes doigts sur le clavier, je vis apparaître les fenêtres qui m'intéressaient, sur le verre de mes lunettes. Mme Krause nous laissa deux minutes pour aboutir à notre première tâche.

- Bien, maintenant nous allons voir combien nous avons d'élèves connectés en ce début d'année. Cent-quatre-vingt-six : formidable ! Je doute fortement que ce chiffre soit le même l'année

prochaine toutefois. Y a-t-il parmi vous des personnes n'ayant aucun moyen de connexion ?

Sans surprise, la demi-douzaine d'Insoumis furent les seuls à lever la main.

- D'accord. Vous transmettez donc vos cours et vos devoirs par écrit. J'espère que vous arriverez à suivre vos professeurs. Nous parlons vite ici, fit-elle d'un ton sec, sans cacher sa désapprobation.

Dès qu'elle avait clamé cette phrase, j'enclenchai l'enregistreur vocal de mes SmartGlass, afin de ne pas perdre une miette de mon premier cours.

Mme Krause nous expliqua nos obligations envers l'école, le règlement intérieur, puis notre emploi du temps. Sur mes lunettes, je vis défiler les mêmes documents que sur le tableau numérique en contre-bas. Ils s'enregistraient sur la mémoire externe de mon appareil, au fur et à mesure qu'ils apparaissaient.

La prof se concentra sur la tablette numérique de son pupitre, tandis qu'elle nous laissait prendre connaissance d'un document administratif. J'imaginais que tout le monde présent le connaissait déjà par cœur, car les chuchotements se propageaient dans la grande salle qui leur faisait écho.

La fille à ma droite se pencha vers moi :

- Salut, moi c'est Stella Amund. Et toi ? me chuchota-t-elle en dégageant une mèche blonde derrière son oreille.

- Salut, Jezabelle Walsh, lui répondis-je en souriant à ses petits yeux ronds tirés par un eye-liner.

- Et moi Ning Hanock, m'interpella le garçon à sa droite en tendant son poing pour que je checke avec lui.

Ning avait les cheveux lisses et noirs aux reflets bleutés qui lui tombaient légèrement dans ses yeux gris en amande. Il avait un long visage et une mâchoire épaisse. Un beau mélange de gènes.

- Enchanté de faire ta connaissance Jezabelle. Je me nomme Paulo Bonnano, murmura le joli blond à ma gauche à mon oreille, ce qui me fit sursauter en un frisson glacé.

Je venais de me retourner si rapidement que son visage était à quelques centimètres du mien. Je sentais la tiédeur de son haleine mentholée qui s'échappait de son sourire charmant. Ses yeux rieurs de couleur noisette et ses cheveux couleur miel lui faisaient des bouclettes crépues sur le haut du crâne. Ce n'était pas l'implant bionique qu'il portait à partir du coude – lequel lui donnait un petit air de robot – qui me dérangeât cependant, mais il émanait de lui une sorte de mystère ténébreux.

Je n'étais pas sûre que les autres l'aient entendu. Je lui adressai alors un sourire gêné puis me retournai vers Stella :

- Vous voulez qu'on mange ensemble ce midi ? leur demandai-je en souriant.

- Oh oui ! Quelle bonne idée ! Nous pourrions faire plus ample connaissance et peut-être devenir les meilleurs amis du monde ! s'excita Stella en tapant doucement dans ses mains pour ne pas réveiller Mme Krause.

Son enthousiasme m'irrita : je ne supportais pas les filles qui surjouaient la gaieté. Je détestais les gens qui faisaient semblant d'éprouver des émotions, or les traits de Stella n'étaient pas sincères et contrastaient avec le sentiment qu'elle prétendait ressentir. A moins qu'elle n'ironisât ?

Ning me sourit plus humblement en acquiesçant.

- Tu veux en être Paulo ? demandai-je à mon voisin mystérieux.

- Bien sûr, si tu as envie que j'y sois. Me dit-il avec un clin d'œil en me caressant l'épaule.

Un nouveau frisson me parcouru le dos et je sentis le sang me monter aux joues. Mal à l'aise, je laissai une mèche de cheveux me retomber sur le visage pour cacher mon émotion et me concentraï derechef sur le tableau.

Il était très avenant ce garçon... trop peut-être.

Nous avons quitté tous les quatre la faculté en entraînant au passage trois amis de Stella et Ning, qui se connaissaient tous car ils venaient de la même université de Berlin. Paulo, lui, venait d'Italie.

Sous un grand platane, nous nous installâmes dans l'herbe sèche pour déjeuner. Je désenclenchai mon masque protecteur en appuyant sur le bouton de ma perle d'oreille dans laquelle il vint se ranger, puis fouillai dans le sac la salade que je venais d'acheter au distributeur.

- Tu es tellement plus ravissante comme ça, me lança Paulo en me dévisageant avec un sourire en coin.

- Oui c'est plus pratique pour manger, surtout ! rétorquai-je à l'assaillant.

Il s'esclaffa en me dévorant des yeux, tandis qu'il s'asseyait le plus près possible de moi.

- Tu as tout pour toi Jezabelle ! dit-il après avoir croqué dans son burger.

Voyant mon regard interrogateur et limite désapprobateur de son audace, il expliqua le fond de sa pensée :

- Tu es très jolie, intelligente, et tu as de l'humour. Tu as tout pour toi !

Évidemment, j'en restais coite et n'eus aucune répartie à lui lancer au moment où j'avais le plus besoin de mon fameux humour pour rattraper le rose de mes joues qui montait à nouveau. Je choisis la technique du silence : *la parole est d'argent, mais le silence est d'or*. Ainsi, je le laissais méditer sur ses propres mots, sans en prendre parti. De toute évidence, c'était sans compter l'autre garçon de la bande qui convoitait apparemment une nouvelle conquête, lui aussi :

- Hep ! Pas touche à la jolie Jezz ! C'est ma copine car je l'ai vue en premier ! lança Ning à son nouveau rival avec un sourire dévoilant ses dents parfaitement alignées.

Il entoura mes épaules de son bras (« Ne le tape pas » me répétais-je en bouillant intérieurement).

- Tu permets que je t'appelle comme ça ?

- Oui : c'est ce que font la plupart des gens, répondis-je calmement en me dégageant sèchement de son bras.

Voilà qui devenait embarrassant. Ils s'amusaient au jeu de la séduction... avec une fille comme moi ! Je les trouvais plutôt sympas l'un comme l'autre, mais il était dommage pour eux qu'ils croient que j'aurais pu devenir un nouveau jouet d'ados en rut.

Il n'y avait que Will, le nouveau venu, qui ne prenait pas part au jeu et restait collé à sa copine. « Ouf ! Merci d'exister Mademoiselle (je ne me souvenais plus de son nom) : un de moins grâce à toi », pensais-je. On les remarque les jeunes amoureux : ils se partagent tout, rien d'un même humour et ne sont plus *en chasse* d'une autre personne car ils savent qu'ils ont trouvé la bonne... pour le moment.

Ma nouvelle amie vint à mon secours, peut-être parce qu'elle se sentait quelque peu délaissée.

- Bon, les garçons, vous allez calmer vos ardeurs et laisser MA copine finir sa maigre petite salade tranquillement ! se manifesta Stella. Alors Jezz, tu habites où ?

- Je viens de Nantes, la remerciai-je en la gratifiant d'un sourire appuyé. J'habite avec mon amie d'enfance depuis notre obtention du baccalauréat et j'ai passé ma Licence là-bas. Mais je viens de Paris : mes parents habitent à Breizhtown, le quartier breton.

- Quoi ? Tes parents vivent ensemble ? s'intéressa Ning.

Je comprenais très bien sa curiosité : chez nous – les Confiants – la société entière était basée sur le libéralisme, la liberté de tout et de tous. Les couples se faisaient et se défaisaient librement. Personne ne jugeait la polygamie, l'infidélité ou les adultères. Chaque femme et chaque homme était libre d'aller « voir ailleurs ». Ce libertinage était entré dans les us de notre société depuis l'époque de mes grands-parents, car les enfants étaient de plus en plus difficiles à concevoir.

L'ADN humain n'avait été que trop dégradé à cause des perturbateurs endocriniens des plastiques, des additifs et autres produits chimique, des chemtrails, des ondes électromagnétiques dont nous ne pouvions plus nous passer. Des pesticides qui nous nourrissaient, de l'eau polluée que nous buvions, de l'air saturé que nous respirions.

Les scientifiques avaient tenté de modifier l'ADN humain pour le rendre plus robuste face à ces agressions, grâce à la génomique – la modification du génome humain en y insérant des micro-organismes extérieurs – mais cela avait eu l'effet inverse de celui escompté : les enfants naissaient souvent stériles depuis une soixantaine d'année.

Nous n'aurions pas dû nous prendre pour des dieux.

Quoique finalement, la population mondiale avait diminué d'environ deux milliards d'habitants depuis 2100... peut-être que c'était une bonne chose pour la planète...

La question de Ning était également fondée sur le fait que tout homme et toute femme n'avait le droit qu'à un seul permis d'enfanter. Les nouveaux pères se réservaient bien souvent leur permis pour féconder une nouvelle femme, afin de mélanger un maximum les gènes. Si cette dernière n'avait pas eu précédemment d'enfant, c'était son permis à elle qui était retiré à la naissance du bébé, et le père pouvait à nouveau donner ses gènes à une autre, et ainsi de suite.

- Oui, mes parents sont amoureux depuis leur première rencontre et ils m'ont élevée ensemble, leur déballai-je.

J'avais déjà répété cette phrase une centaine de fois, pour les curieux.

- Et tu as eu un frère ou une sœur ? repris Stella.

- Non. Malheureusement ils n'ont pas réussi. J'ai été *leur petit miracle*, comme ils aiment me le répéter ! souriais-je, aimante, en baissant la tête. Je suis bien consciente d'être une privilégiée... mais si vous saviez à quel point ça peut être pénible d'avoir ses deux parents parfois ! Il y a double punition, double autorité..., tentai-je de les rassérer.

- Et double dose d'amour... lança la voix ténue d'un Paulo songeur qui baissait la tête sur ses chaussures.

- Oui tu en as eu de la chance Jezz ! accusa Ning. Moi, j'ai été élevé par mon grand-père. Il m'a déclaré sur son permis dont il ne s'était pas servi. Il est cool de m'avoir évité le pensionnat public, où je n'aurais jamais pu revoir ma mère ni ma sœur. C'était un vieil

homme adorable mais qui puait de partout : des pieds, de la bouche, et du cul ! Qu'est-ce qu'il pétait ! C'était monstrueux... L'odeur l'a suivi jusque dans la tombe ! Paix à ton âme Opa ! rigola-t-il en embrassant deux doigts qu'il levait vers le soleil.

Tout notre petit groupe s'était tordu de rire à l'annonce des problèmes gastriques du grand-père.

Cette légèreté n'empêcha cependant pas Stella à m'assiéger de nouvelles questions personnelles :

- Et tu dis que tu viens de Breizhtown ? Tu as des origines celtes ?

- Oui. En fait, après la Guerre des Libertés, mes arrière-grands-parents maternels ont fui les territoires qui étaient affectés au Sanctuaire Breton. Mon père vient d'Irlande qu'il a quittée lorsqu'il a rencontré ma mère.

- D'Irlande ? répéta-t-elle. Donc ton père est Zanti ? dit-elle sur un ton de reproche en grimaçant.

- Non ! Il vivait en Irlande du Nord : pas au Sanctuaire Irlandais. C'est un Confiant. Il est ingénieur dans l'automobile et travaille à la WIC, le défendis-je.

- Ah ok ... la quoi ?

- La World Industrie Concept. En gros, c'est lui qui invente tous les gadgets que tu retrouves dans ta voiture.

- Et ta mère ? C'est un peu une Zantie... ?

- Ma mère est née à Paris. Elle est traductrice pour la WIC, répondis-je, glaciale.

Stella venait de s'attaquer à l'origine de mes parents qui n'étaient clairement pas totalement de sang confiant. Cela me donna une idée de la teneur raciste de ses opinions. Je ne lui laissai pas le temps de me poser d'autres questions de ce genre et relançai :

- Et toi, ils font quoi tes parents ?

Elle me répondit mais je ne l'écoutais déjà plus. J'avais senti la colère monter lorsqu'elle avait cru que j'étais une Zantie. Non pas que cela aurait été une honte pour moi : je n'étais nullement outrée que l'on ait pu croire que j'avais des liens de sang avec ce peuple fondé sur l'amour, bien qu'un peu bizarre et sauvage. Ce qui me dérangeait était la façon dont elle m'avait jugée de par mes origines. Comme si le fait d'appartenir à cette société avait pu changer quoi que ce soit qui faisait de moi ce que j'étais. Si cela avait été le cas, sachant que je vivais en ville depuis ma naissance, aurais-je été différente ?

Non, j'aurais été la même Jezabelle Walsh, au nom irlandais et aux origines bretonnes, avec les mêmes yeux verts, les mêmes cheveux châtons, les mêmes valeurs, la même intelligence et le même humour, comme l'avait précédemment soutenu le séducteur en herbe.

Finalement, peut-être que c'était lui mon meilleur allié de la journée.

Décidemment, je n'étais pas faite pour avoir une vie sociale très épanouie. Je préférais les duos, au pire je supportais les trios. Mais là, nous étions sept personnes et je voyais les regards

interrogateurs se poser sur moi. J'étais mal à l'aise. Je me sentais oppressée. Je voulais fuir mais me forçais à rester.

Heureusement, ce mauvais moment ne dura pas. Je n'étais plus le centre d'attention de la conversation qui était à présent consacrée aux dernières vidéos d'un influenceur qui donnait dans l'humour et les blagues potaches.

Dès que j'eus terminé mon repas, Paulo me proposa d'aller faire le tour du quartier afin de nous dégourdir les jambes, avant l'unique cours de l'après-midi. L'invitation n'était que pour moi et j'en étais davantage rassurée que flattée.

Ning nous regarda partir avec un regard noir. Il avait perdu cette bataille de coqs.

Une fois que nous nous fûmes éloignés du groupe, Paulo lança la conversation :

- Je suis désolé pour l'interrogatoire que tu as subi tout à l'heure. Ils ont abusé. Ça doit être propre aux berlinois : ils jacassent plus que les italiens ! dit-il avec son sourire en coin que je commençais à trouver très mignon.

- Oh, ça ! Ce n'est pas grave, mentis-je. Ils ne connaissent rien de moi et veulent en savoir plus pour me faire rentrer dans leur groupe d'amis, j'imagine.

- Oui, ce doit être ça. Il n'empêche que c'était plutôt intéressant ce que tu racontais sur l'amour inconditionnel de tes parents. Comme quoi, ça existe encore de nos jours !

Je l'écoutai sans mot dire. Nous nous installâmes sur le rebord du quai du fleuve, puis il continua :

- A te dire vrai, c'est ce à quoi j'aspire le plus : trouver la bonne personne qui me fera vibrer toute ma vie, avoir avec elle deux beaux bébés et avec qui je vieillirai. Ça fait un peu vieux cliché tradi' et vertueux à mourir, mais qui sait : c'est peut-être toi la femme de ma vie, toi qui connais déjà tout de l'amour éternel, me dit-il en scrutant mes prunelles.

Je plongeais également ces dernières dans ses beaux yeux noisette et mordis ma lèvre car je ne savais pas quoi répondre. Je me sentis fondre intérieurement. Mon cœur se mit à battre à tout rompre. J'étais soulagée qu'il y ait autant de circulation dans les rues pour en camoufler le bruit. Mes joues ne rosirent pas cette fois. Je n'étais nullement gênée. J'avais plutôt l'impression d'être enfin comprise.

Je faillis me pencher vers lui pour l'embrasser sur la joue, mais une libellule bleue vint se poser sur mon nez, ce qui nous fit rire en chœur.

Cet aparté me fit songer à nouveau à ce rêve si bizarre avec la libellule, tandis que nous profitons de notre moment... en duo.

∞

A mon retour à l'appartement, Bahia m'avait assailli de questions sur ma journée. Evidemment, ce n'était pas les cours qui l'intéressaient le plus, bien que j'eusse fini ma journée avec « électromagnétisme et matière » (l'un de mes préférés). Ces